

La médecine il y a trente siècles : coup d'œil sur la science médicale de l'ancienne Egypte

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **37 (1929)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-556432>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

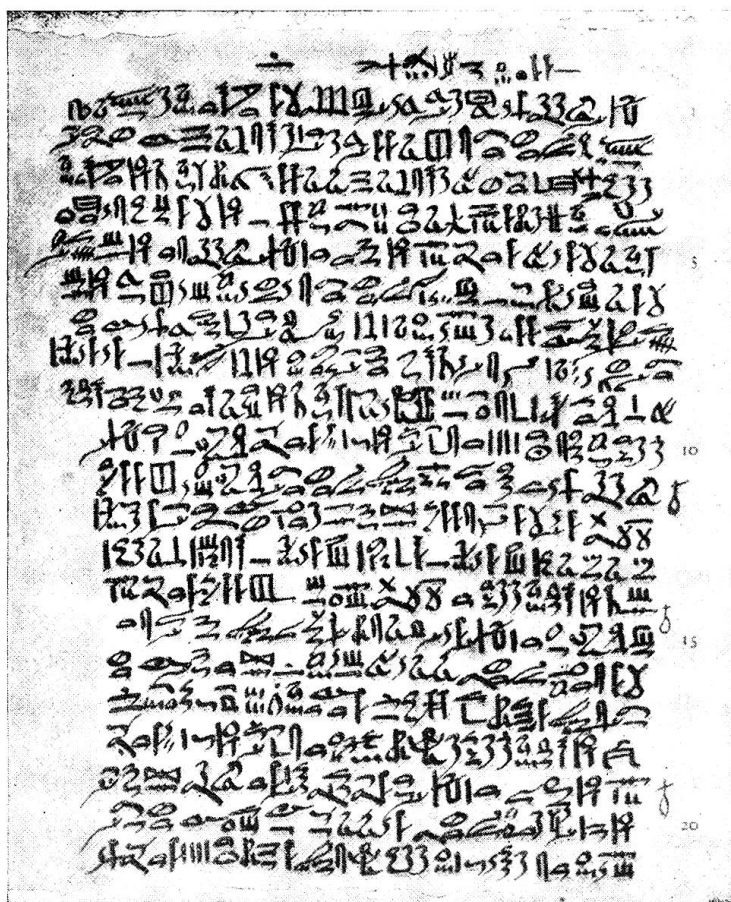
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La médecine il y a trente siècles.*)

Coup d'œil sur la science médicale de l'ancienne Egypte.

Si l'on considère sans prévention les résultats atteints dans l'art de guérir par les anciens Egyptiens, l'on constate avec surprise que les médecins de l'époque connaissaient le traitement essentiel de

médecins de l'antiquité atteignaient d'emblée les bonnes, par une sorte d'instinct et d'intuition. L'ancienne Egypte en fournit un exemple frappant, car la science médicale y était parvenue à un degré de



Une feuille du papyrus d'Ebers.

beaucoup d'affections et leur appliquaient régulièrement quantité de remèdes dont l'effet utile a été découvert à nouveau par les laborieuses recherches de la science moderne. Ici encore apparaît le fait étonnant que dans le choix des méthodes les

développement bien supérieur à ce que l'on supposait d'ordinaire. Cinq papyrus nous renseignent sur ce point et nous fournissent une foule de prescriptions pour les maladies les plus variées.

Le plus important de ces documents est le papyrus d'Ebers, vieux d'environ 3500 ans. Plus ancien encore, pas loin de 4000 ans, est le papyrus de Kahun, lequel traite principalement des questions gynécologiques. Enfin viennent, à des

*) Reproduction d'un article paru dans la *Revue des progrès thérapeutiques*, 1929, N° 1, ainsi que des clichés illustrant cet article, et que nous devons à l'obligeance de la Farbenindustrie Aktiengesellschaft, « Bayer-Meister Lucius », Leverkusen sur Rhin.

dates plus récentes, le « Grand Berlin », le « Londres » et le « Hearst ». La forme des prescriptions dans ces très vieux papyrus médicaux se rapproche dans l'ensemble de celles d'aujourd'hui. En tête

du malade. En un point, évidemment, ces vieilles prescriptions diffèrent des nôtres, en ce sens que s'ajoutent aux règles d'emploi toutes sortes de signes de magie secrète, ainsi qu'il est d'usage chez les



Bas-relief représentant la circoncision.

se trouve décrite l'action de la drogue, tels un médicament pour la toux, une potion dormitive, etc..... L'on trouve ensuite l'énoncé des éléments constitutifs, des renseignements sur le dosage et la manière de préparer le médicament et, pour terminer, un mode d'emploi à l'usage

peuples primitifs, où magie et médecine sont toujours étroitement liées l'une à l'autre.

En fait de divisions générales dans les papyrus médicaux, nous trouvons, par exemple dans le papyrus d'Ebers, des chapitres séparés pour la médecine interne,

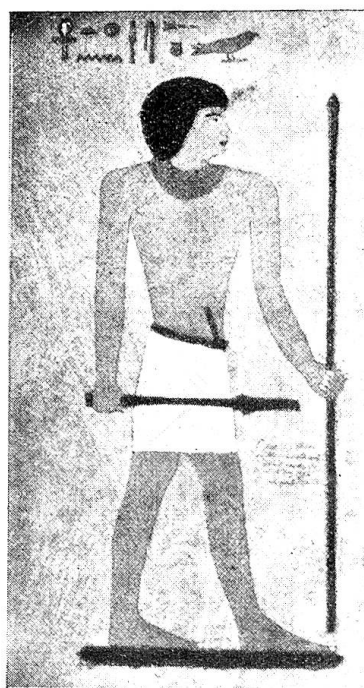
pour les spécialités, telles que les yeux, la peau, les membres, la bouche, les oreilles, le nez, etc. et enfin pour les maladies des femmes et la chirurgie.

L'étude de ces documents présente de sérieuses difficultés en ce qui concerne la détermination des maladies, car la lecture des caractères égyptiens, difficile pour le vulgaire, était l'apanage presque exclusif des savants et des prêtres. Des figures symboliques ont aidé au déchiffrement; ainsi, par exemple, la plupart des mots relatifs aux maladies des yeux étaient suivis d'un œil, le mot signifiant « brûlure » était accompagné d'une flamme, et ainsi de suite.

Quant aux indications relatives au traitement, il y a peu de choses à extraire de la masse des matériaux. Ainsi, par exemple, pour la trichiasis le papyrus d'Ebers prescrit d'arracher les cils et d'enduire la partie malade avec du sang de lézard ou d'autres animaux. Pour les déchirures de la cornée, le même document conseille les copeaux d'ébène, pour les brûlures des peaux rôties, pour les hémorragies de l'œil le lait d'une femme récemment accouchée d'un enfant mâle, pour l'héméralopie du jus de foie de bœuf. Ce dernier remède n'est pas un non-sens, ainsi qu'il apparaît à première vue; de récentes recherches ont pu déterminer la même maladie par une nourriture privée de vitamines et en guérir au moyen de foie de bœuf contenant ces éléments. Le papyrus d'Ebers fournit un traitement contre la chute des cheveux dont le principe réside dans des substances calleuses qu'on emploie de nouveau actuellement contre la même affection. Le traitement consiste dans des frictions de pointes de hérisson broyées dans de la graisse.

Les troubles dentaires des enfants étaient traités au moyen de souris cuites, et la toux par des inhalations d'un médicament

contenant notamment du miel et de la crème. Pour l'entérite, le papyrus d'Ebers préconise du sang de bœuf calciné, à l'instar, vraisemblablement, du noir animal que l'on prescrit aujourd'hui. Originellement pratiqué par des particuliers, l'art de guérir devint rapidement l'apanage d'un corps de médecins formant une caste à part, ainsi qu'on peut en juger par le portrait d'un médecin en chef de la cinquième dynastie. A la période de splen-



Setmetnanch, médecin en chef.

deur, la pratique de la médecine passe aux mains des prêtres, et l'on se demande si chaque prêtre exerçait en même temps l'art de guérir, ou si, vice-versa, tous les médecins appartenaient à la classe sacerdotale. En tous cas, il est certain que leur nombre était fort considérable, et même à une période récente certaines branches de l'art étaient réservées à des spécialistes.

Fait intéressant à noter, les prêtres de l'ancienne Egypte étaient des fonctionnaires tirant un revenu régulier des res-

sources du temple. Des écoles rattachées à ceux-ci leur fournissaient une formation appropriée. Les plus célèbres étaient On, Saïs, Memphis et Thèbes; ces écoles avaient une très grande valeur. On doit regretter de connaître si peu de chose au sujet des célébrités médicales de l'époque.

bant la dissection des cadavres. On comprend ainsi que leurs connaissances se soient limitées aux organes de l'abdomen et de la poitrine, et qu'ils aient eu, ainsi qu'il résulte du papyrus d'Ebers, les idées les plus étranges relativement à la structure et aux fonctions du corps humain.



Le médecin Iwti (XIX^e dynastie).



Imhotep, dieu de la médecine.

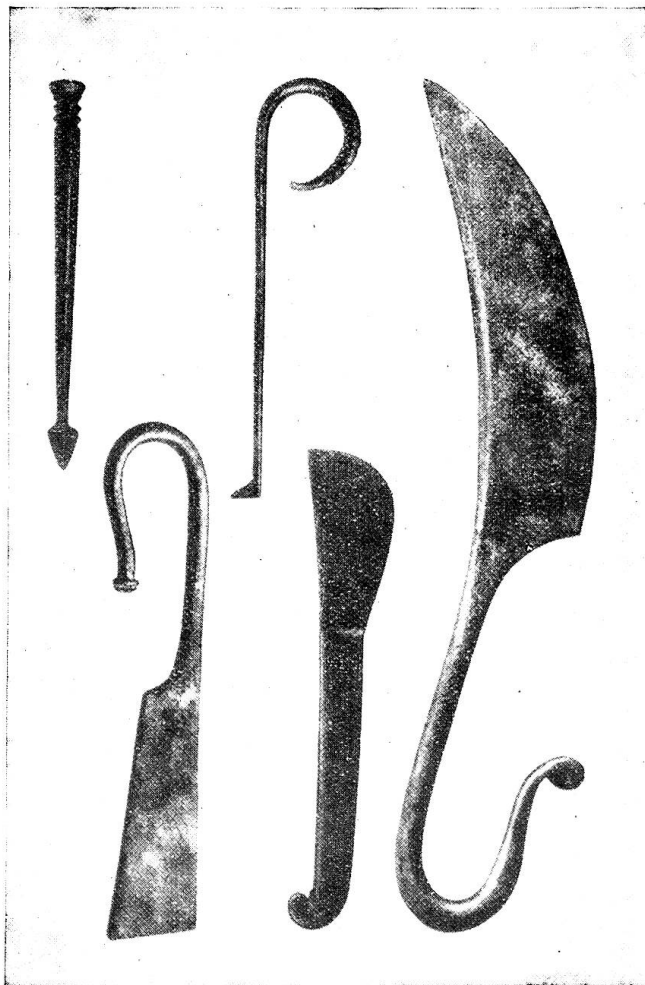
Néanmoins, ce qui nous en est parvenu fait voir que les médecins Egyptiens tâchaient d'établir certains principes généraux pour le traitement pratique des malades, et que leurs travaux dépassaient en valeur ceux de leurs prédécesseurs Babyloniens. Leurs efforts auraient progressé davantage si certains scrupules religieux ne les avaient empêchés d'acquérir des connaissances anatomiques en prohi-

Parmi les causes des maladies se place avant tout la volonté des dieux qui détermine chaque affection; dans certains cas, les démons jouent un rôle, puisqu'ils prennent possession du malade, préjugé qui continua à régner pendant des milliers d'années.

Le « ver » était cependant, aux yeux des Egyptiens, la cause principale des maladies, ce qui se comprend aisément

dans un pays où les affections dues à ces parasites font un nombre extraordinaire de victimes; il suffit d'indiquer que, dans de nombreux districts de la Basse-Egypte, environ 90 % de la population souffre de la *Bilharzia Hæmatobium* et que, depuis peu seulement, on espère en-

d'observation très développées et des méthodes très perfectionnées de diagnostic pouvaient conduire à de tels résultats; et de fait, nous trouvons simplement chez eux les méthodes essentielles de la science médicale d'aujourd'hui: examen, palpation, auscultation.



Instruments de chirurgie.

raier ce fléau dévastateur par des préparations non irritantes à base d'antimoine. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les médecins de l'antique Egypte aient vu dans les vers la cause primordiale des maladies.

Lorsqu'on étudie soigneusement le papyrus d'Ebers l'on note avec étonnement sur quelle symptomatologie compliquée les anciens Egyptiens édifiaient leurs conceptions des maladies. Seules des facultés

Ayant montré par quelques exemples la situation honorable de la médecine dans l'ancienne Egypte, il n'est que juste d'en dire autant de la chirurgie. La manière de traiter les blessures nous montre combien était développée cette branche de l'art de guérir. L'état variable des blessures réclame une variété correspondante dans le traitement. On distingue les blessures avec et sans infection. On note avec

soin les caractéristiques des lésions dans les différentes parties du corps. On traite les tumeurs non seulement par le bistouri, mais par la cautérisation, tant pour détruire la tumeur elle-même que pour arrêter l'hémorragie. La grande variété dans les instruments que l'on a découverts permet d'affirmer que les médecins entreprenaient des opérations très délicates; de même les nombreux ossements très bien soudés de momies fournissent la preuve d'un traitement chirurgical des fractures parfaitement réussi.

Si tout ce qui précède démontre la valeur de la science et de la pratique médicale, diagnostic et traitement, dans l'ancienne Egypte, on peut en dire autant, avec bien plus de raison, dans le domaine de l'hygiène. Nous envisageons ici l'inhumation, l'inspection minutieuse des viandes, les règlements concernant la propreté des habitations, des vêtements et du corps, l'alimentation, les relations sexuelles, en un mot l'ensemble des manifestations de la vie individuelle et sociale. Toutes ces prescriptions établissent que les Egyptiens considéraient également qu'il est plus aisé de prévenir que de guérir. Les docteurs

pensaient de même, à preuve ce précepte d'hygiène recommandant la purgation périodique même aux sujets bien portants.

Les œuvres de l'ancienne médecine Egyptienne constituaient une base excellente pour le développement ultérieur d'un art plus avancé. En fait, les Grecs héritèrent des vastes connaissances médicales de l'Egypte et leur littérature scientifique trouva son aboutissement dans le savoir étendu des moines du Moyen-Age.

En conclusion, nous retrouvons dans toute une branche de notre folklore scientifique un écho de l'antique science médicale des bords du Nil. Ce qui a survécu trois ou quatre millénaires doit avoir une réelle valeur. Nous pouvons donc affirmer que l'art médical de l'ancienne Egypte est un des plus vénérables du monde et dont les principes et les méthodes ont eu l'existence la plus longue.

Aussi les praticiens de l'Egypte contemporaine peuvent-ils être fiers de pouvoir bâtir sur les traditions éprouvées de leurs ancêtres, pour le plus grand bien de l'humanité, la satisfaction de leurs confrères, la guérison et le soulagement de leurs malades.

De l'abus des sports.

Dans *Pro Juventute*, N° 8, 1928, M. John Thorin, inspecteur de gymnastique à Genève, écrit ce qui suit:

On ne saurait trop attirer l'attention, de la jeunesse en particulier, sur les avantages, tant physiques que moraux, que l'on peut retirer de la pratique des sports en général, mais l'on se doit également de la mettre en garde contre les graves inconvénients qui découlent d'une application exagérée et inconsidérée.

Les exagérations d'abord sont très dangereuses au point de vue physique, parce

qu'elles usent prématurément l'organisme vital (cœur, poumons, artères). L'entraînement progressif permet d'arriver à de gros efforts sans danger pour la santé, cependant il existe une limite qu'on ne peut dépasser.

Or, cette limite est très difficile à établir, elle diffère pour chaque individu et c'est pourquoi elle impose à chacun le devoir de s'observer. Nous avons le sentiment que d'une façon générale on ne prend aucune précaution en se livrant aux ébats sportifs, et notamment les jeunes